

d'hui parmi les meilleures machines à vapeur, surtout dans les circonstances où le travail n'est pas absolument constant.

Cette rigidité du bâti mérite de fixer toute l'attention. Presque tous les assemblages intermédiaires entre le cylindre et l'arbre de couche sont supprimés : la position relative de ceux-ci est invariable ; il y a donc là des conditions précieuses de stabilité, de solidité, de facilité de montage et d'entretien.

Mentionnons les types Ingliss et Spencer (déjà exposés à Paris en 1867), le type Bède et Farcot, le type de la Société de Karolinenthal, ceux de Friedrich Wannick, Steiner, etc., différant par le détail du mécanisme qui met en mouvement les robinets de distribution.

Quoique moins imitée que la Corliss, la *machine à soupape* de Sulzer est également remarquable. La distribution se fait au moyen de soupapes équilibrées qui sont soulevées de leur siège par une came et un jeu de leviers.

L'ouverture et la fermeture des lumières sont au moins aussi rapides qu'avec les robinets oscillants de Corliss, et l'influence de l'espace nuisible est fort réduite. On dit que ces moteurs ne consomment pas plus de 1 kilogramme de charbon et de 8,5 kilogrammes de vapeur par cheval et par heure.

Nous bornerons à ces quelques observations générales nos remarques sur les moteurs à vapeur, le plan que nous nous sommes tracé ne comportant pas l'étude des détails (tels que les distributions Guinotte, Deprez, Rydel, les